

LES EFFETS DE LA BOISSON.

I

Si la mort doit quelque jour être vaincue par la science, guérissant toutes les maladies et peuplant la terre de Mathusalem, on conviendra que, par une singulière ironie de sa part, la science, sa future ennemie, lui est à l'heure présente un puissant auxiliaire. Transformée en poison pour l'âme de l'enfant qu'elle matérialise, la science empoisonne surtout les corps, et ses produits chimiques tuent dans des proportions effrayantes une génération de jouisseurs. Avant que les prés fleuris remplacent les tombes des cimetières, ils se rempliront de malheureux dont les cabarets auront raccourci la vie.

La tempérance était un devoir que l'école sans Dieu envoie, comme tous les autres devoirs, rejoindre les vieilles lunes ; l'ivresse est un des droits de l'homme ; le cabaret devient une institution ; c'est aussi un établissement financier qui rapporte au trésor public ; c'est un rouage du grand moteur électoral. L'ivrogne est une source de produits, le cabaretier un grand électeur, n'y touchez pas. L'ivresse d'ailleurs, pas plus que les autres vices, ne devient honteuse quand on pose en principe la liberté du plaisir. Si Dieu, pour punir une nation qui par les lois détruit l'action moralisatrice de ses commandements, retirait tout à coup la grâce de l'esprit des hommes, s'il permettait que la croyance en lui disparût complètement, quel immonde ramassi de gredins cette nation offrirait bientôt aux yeux du monde.

Que ceux qui spéculent avec les passions mauvaises pour s'enrichir, que ceux qui se servent d'elles comme d'un moyen de gouvernement, écartent de leur pensée cette évidence, mais elle se montre dans toute sa désolation à ceux qui croient que tout ce qui tend à abrutir l'homme par l'avilissement de son âme est un crime. Sitôt que le sentiment de l'immortelle grandeur de l'âme disparaît, le corps n'est plus qu'une machine à jouissances, et on reste stupéfait de l'abjection de ces jouissances chez des créatures qui n'ont plus de l'homme que le nom.

Une rue nouvelle a fait disparaître un de ces cabarets, où se distribuent à bas prix, aux affamés d'ivresse, les produits chimiques décorés des noms de vin, absinthe, eau-de-vie ou liqueurs. La première salle, ouvrant sur la rue, ne présentait rien qui ne fût semblable à tous les établissements de mastroquets : comptoir en zinc, tables à dessus de marbre. Au fond, une porte étroite, ne s'ouvrant que le soir, donnait accès dans une pièce où le jour extérieur ne pénétrait jamais et qu'éclairaient deux becs de gaz. Sur deux côtés, des tables de bois et des bancs, sur un troisième, des tonneaux laissant un passage. Les habitués savaient qu'il conduisait à un souterrain voûté fermé par une trappe ; il avait